
Ricardo González Villaescusa, Guisto Traina et
Jean-Pierre Vallat (sous la coord. de –) - *Les mondes
romains. Questions d'archéologie et d'histoire*

Ellipses Edition, Paris, 2020, 462 p. (coll. Mondes Anciens)

Alain Ferdière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/racf/4411>

ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Alain Ferdière, « Ricardo González Villaescusa, Guisto Traina et Jean-Pierre Vallat (sous la coord. de –)
- *Les mondes romains. Questions d'archéologie et d'histoire* », *Revue archéologique du Centre de la France*
[En ligne], Tome 59 | 2020, mis en ligne le 02 décembre 2020, consulté le 18 décembre 2020. URL :
<http://journals.openedition.org/racf/4411>



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la
Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0
International.

Ricardo González Villaescusa, Guisto Traina et Jean-Pierre Vallat (sous la coord. de –), *Les mondes romains. Questions d'archéologie et d'histoire*, Ellipses Edition, Paris, 2020, 462 p. (coll. Mondes Anciens).

Comme l'indiquent d'emblée le texte de 4^e de couverture et l'introduction, ce recueil¹ se veut un "manuel", reposant sur une double volonté : celle d'intégrer les données archéologiques dans une même démarche que la documentation textuelle ; et celle de considérer délibérément que l'Empire romain ne forme pas une unité absolue mais se décline en plusieurs "mondes romains" au pluriel.

L'entreprise est méritoire et ambitieuse, voire risquée, et je la salue en toute sincérité, tant sont souvent mauvaises – sinon inexistantes – les relations entre archéologues et historiens des textes, les premiers intégrant souvent très maladroitement les connaissances historiques classiques dans leur discours, les seconds plaquant couramment quelques données archéologiques dans leurs travaux, comme illustration et non comme source documentaire à part entière.

De même, je peux adhérer au concept de pluralité des sphères, notamment culturelles, à l'intérieur de l'ensemble peut-être artificiel et en tout cas temporaire que forme l'Empire romain ; à travers ces multiples provinces réparties sur tout le pourtour méditerranéen et au-delà.

Mais voyons si le double pari fait ici par les coordinateurs – notons-le, un archéologue et deux historiens des textes –, d'une part d'ainsi réconcilier les deux approches, textuelle et archéologique, d'autre part de prendre en compte cette vision "plurielle", est gagné, en totalité ou seulement en partie, en examinant le détail du contenu de l'ouvrage.

Après un court avant-propos ("Pourquoi 'des mondes romains'", p. 3-5) signé des trois coordinateurs, l'ouvrage est composé de quatre parties de volumes inégaux, divisées en chapitres, au nombre total de 34, de longueurs diverses et par des auteurs variés², avant la conclusion, par les coordinateurs (p. 441-443) et une bibliographie générale³ de deux pages.

1. Je remercie Ricardo González Villaescusa d'avoir eu l'amabilité de me faire parvenir cet ouvrage pour compte rendu ; c'est avec un grand intérêt que je l'ai examiné et donc bien volontiers que j'en propose ici l'analyse, qui n'engage évidemment que moi, dans mes choix de lecture plus détaillée et d'opinion.

2. Quant à eux au nombre de 27, avec quelques contributions traduites ici d'autres langues en français.

3. Chaque article spécifique disposant par ailleurs de sa propre bibliographie.

J'ai choisi parmi ces contributions celles qui me semblaient les plus notables ou du moins les plus proches de mes propres centres d'intérêt : pour le détail, on se reportera au sommaire. Analysons donc plus en détail ce contenu : j'ai choisi d'examiner de manière plus approfondie les chapitres consacrés à l'archéologie, aux méthodes, ainsi que, du point de vue thématique, à la Gaule, en priorité. Mais je procéderai d'abord, pour chaque partie, à une petite analyse globale et livrerai *in fine* un bilan de ce recueil, selon mon point de vue.

D'emblée – dès leur introduction – les auteurs-coordinateurs de ce recueil considèrent "archéologie et histoire", en distinguant ainsi explicitement l'une de l'autre et signifiant ainsi que la documentation fournie par l'archéologie n'est pas du domaine de l'histoire *lato sensu* et de son étude, mais de nature différente : une opposition que je conteste personnellement avec vigueur, et ce depuis longtemps : l'archéologie n'est selon moi qu'une "manière de faire de l'histoire", à partir de données non plus textuelles (*lato sensu*) mais matérielles. Selon moi, "histoire" tout court aurait donc suffi. Cette divergence conceptuelle me paraît essentielle, mais sans doute peut-on plutôt considérer, avec plus d'indulgence, qu'il s'agit bien, pour les auteurs-coordinateurs, de manifester la volonté délibérée de montrer que l'Histoire (romaine, ici) ne peut s'écrire sans tenir compte des données archéologiques⁴, au même titre que celles textuelles classiques ou épigraphiques ; et ceci est certainement salutaire encore aujourd'hui dans le paysage de l'épistémologie de l'histoire ancienne⁵. Alors que des pans entiers de l'histoire romaine, économique, sociale, culturelle – et dans certaines provinces plus que dans d'autres – ne peuvent être abordés qu'à partir de ces sources matérielles de l'archéologie. Il s'agit donc ici – et l'on s'en réjouit – de montrer l'importance de l'archéologie dans certains domaines – et non des moindres – de l'histoire romaine à travers l'aire méditerranéenne.

Et pourquoi, aussi, "les mondes romains"⁶, au pluriel, comme les coordinateurs le soulignent ? Il s'agit pour eux de montrer ainsi, dans une démarche délibérée qui sous-tend tout le recueil, que le cas de l'Empire romain et

4. J'ajouterais que (cf. p. 3) l'archéologie n'est donc – selon moi et d'autres – pas une science au sens propre mais une discipline historique à l'intérieur d'une "vraie" science qui est l'Histoire au sens le plus large.

5. Voir ma petite contribution à ce sujet, il y a déjà près de 20 ans (FERDIÈRE 2001), la situation ayant à mon sens peu évolué depuis et s'étant même à mon sens aggravée dans certaines thématiques.

6. Vus ici depuis la période archaïque jusqu'à l'Antiquité tardive : justification de ce pluriel dans le texte introductif (p. 3-5).

de son évolution n'est pas unique dans l'Antiquité, mais aussi sans doute que l'unité de ce monde n'est qu'apparente et que l'*orbis romanum* est en réalité une mosaïque de cultures différentes⁷ où la "romanité" peut être déclinée sous des formes et avec une intensité très diverses qui font l'originalité des provinces, de la Lyonnaise à la Palestine, de la *Britannia* à l'Égypte : je suivrai volontiers les auteurs dans cette pluralité culturelle...

Le sous-titre de la 1^{re} partie⁸ n'apparaît pas d'emblée d'une clarté limpide. Elle concerne, d'entrée, l'archéologie, déclinée en quatre chapitres dont le choix thématique des spécialités semble délibérément laisser de côté des pans importants de la discipline : seules les données biologiques ("écofacts") et non d'autres applications de sciences extérieures, et seule l'archéologie sous-marine pour les méthodes d'investigation de l'enquête archéologique – hormis la fouille, traitée en chap. 1. Ces manques sont patents – bien que certainement délibérés⁹ –, notamment, pour toutes les méthodes de prospection¹⁰ et de datation. J'adhère en revanche au terme d'"écofact" – en opposition aux artefacts façonnés par l'homme –, désignant certainement mieux les données biologiques que le terme de "paléo-environnemental" trop souvent employé à tort aujourd'hui à leur sujet.

Mais c'est globalement ici (cf. *supra*) cette définition restrictive de l'archéologie et de ses relations à l'histoire qui prévaut et qui fait que je n'adhère pas complètement au propos. Pourtant, le chap. 1¹¹ porte en exergue l'article L510-1 du Code du Patrimoine qui précise bien que l'archéologie concerne toute "l'histoire de l'humanité". La manière dont est définie la discipline à travers ce chapitre reste cependant des plus "classique", révélant un intérêt plus marqué pour les vestiges architecturaux que pour le dépôt archéologique et son analyse stratigraphique¹². La vision historiographique de la fouille archéologique

n'est pas inintéressante mais néglige l'évolution récente, déterminante pour le propos, avec le développement exponentiel de l'archéologie préventive.

Ainsi, le chap. 2, sur les données biologiques, est utile mais court (6 p. + bibliographie). Le chap. 3 (archéologie sous-marine) présente un aspect parmi bien d'autres des domaines d'application de l'archéologie. Ici aussi, à mon sens – mais sans doute ai-je l'esprit mal tourné – l'intérêt va plus vers les découvertes les plus spectaculaires¹³ que vers les apports les plus suggestifs de cette approche, notamment en histoire économique (commerce) et histoire des techniques (construction navale). Quant au chap. 4, il concerne "*instrumentum*", dans une définition très large, incluant ainsi la vaisselle de table et de cuisine en céramique ou en verre comme les monnaies, qui à mon sens ne font pas partie de ce qu'on a aujourd'hui l'habitude de qualifier d'*instrumentum*¹⁴ : il s'agit donc – on l'aura compris – de ce qu'on préférera appeler le mobilier.

La 2^e partie¹⁵ – la plus longue avec la 4^e, avec non moins de 12 chapitres chacune – propose de confronter sources écrites¹⁶ et archéologiques – la question initiale évoquée *supra* –, en termes qui me paraissent ici plus adéquats quant aux relations entre histoire et archéologie. On peut cependant se demander pourquoi certains chapitres sont placés dans cette partie et non avec les études de cas (4^e partie) ; ce par exemple pour le chap. 8¹⁷, qui porte sur l'épigraphie de la seule Arménie, alors que les deux précédents concernent aussi les inscriptions – offrant ainsi à cette unique discipline historique une place par ailleurs peut-être excessive –, au détriment d'autres sujets possibles (papyrologie, architecture en tant que telle...) ¹⁸.

7. Même si ceci est exprimé de manière moins explicite dans l'introduction.

8. "Méthodes de la connaissance et évolution de l'historiographie récente", partie à laquelle je m'attacherai donc particulièrement.

9. Mais non explicites, même s'il fallait bien sûr faire des choix, quant aux dimensions finales du recueil, déjà importantes pour un manuel (462 p.).

10. Rapidement évoquées p. 13-14.

11. Dont les auteurs ne sont pas à proprement parler des archéologues de terrain de la période romaine. Je note cependant l'intéressant encadré de l'un d'eux (A. Lefebvre) sur la taphonomie (*stricto sensu*, appliquée à l'archéologie funéraire), p. 19-21.

12. Ainsi, l'encadré "Matrice de Harris et carré Wheeler" (p. 13) aurait pu être rédigé de manière un peu plus proche de la pratique d'aujourd'hui...

13. Avec 3 illustrations sur 9 montrant des pièces d'œuvre d'art.

14. Le sens large pris ici est – assez curieusement – justifié par sa définition d'origine en latin, développée sur non moins de 1,5 page, alors qu'il me paraît clair que le sens des mots latins utilisés dans le vocabulaire courant de l'archéologie d'aujourd'hui s'est développé de manière autonome et que ce terme ou d'autres nécessitent donc une définition d'actualité : ce n'est pas le parti choisi par les auteurs, ce qui reste leur droit...

15. À partir d'ici, pour les 3 parties restantes et leurs 30 chapitres, mon examen critique de détail ne portera plus que sur certains chapitres spécifiques, dans le champ de mes centres d'intérêt et de mes compétences.

16. Les informations qu'elles fournissent dépassant très largement, surtout pour les périodes historiques, la seule reconstitution de l'environnement ancien.

17. Ou encore le chap. 15.

18. Je note au passage que le chap. 16 flirte inutilement à mon sens avec le concept contemporain – voire "moderniste" – de "système monde"...

Le chap. 5 est intitulé “sources littéraires¹⁹”, et l’on attendrait donc, dans un manuel, des conseils aux chercheurs et étudiants pour un bon usage, critique, des sources écrites dans les recherches historiques, en regard des chapitres précédents pour l’archéologie. Mais on reste ici dans le même flou conceptuel des relations entre archéologie et histoire : il s’agit en fait d’exemples destinés à montrer aux archéologues comment utiliser les textes – tâche certes des plus honorable –, avec notamment, en introduction, un intéressant aperçu historiographique de cette question.

C’est donc aussi l’objectif des chap. 6 à 8 de montrer des exemples de rapports possibles entre épigraphie et archéologie, avec l’Empire romain au Haut-Empire, les diplômes militaires et le cas de l’Arménie. Également suggestif est le chap. 9, traitant des cartes antiques et de la manière de les comprendre, bien que le rapport à l’archéologie ne soit pas évident, malgré le titre²⁰.

Mais je m’arrêterai au chap. 10²¹ qui revient sur l’apport des fouilles, récentes ici, à la connaissance historique : comme ci-dessus, les apports éventuels de la récente archéologie préventive ne sont pas abordés et pour cause : l’exemple choisi concerne la seule ville de Rome, choix à mon sens maladroit de la part des éditeurs, dans la perspective qu’il propose, qu’on attendrait ici plus ouverte vers le monde provincial romain.

Les chap. 11 et 12 retiendront à leur tour mon attention : le premier (“La crise du III^e siècle”) me paraît important²², pour lequel il faut noter que la période considérée n’est cependant pas strictement le III^e s. mais la période 192-325²³ ; mais ne vaudrait-il pas mieux parler de “crises” au pluriel, tant les domaines concernés par les mutations qui s’opèrent alors sont nombreux ? L’auteur me semble aussi minimiser l’apport des travaux faits dans les années 1995 autour de cette notion de crise(s) du III^e s.²⁴ Quant au

second (“L’apport de l’archéologie à la connaissance de l’Antiquité tardive”), il s’attache surtout aux villes et à l’architecture, bien moins – à mon goût – aux campagnes (p. 140-141), vues du point de vue des grandes *villae* plus que des mutations de l’occupation du sol, à la production artisanales et aux échanges (p. 142).

Quant au chap. 13²⁵, sur la *villa* de Passolombardo dans le *suburbium* de Rome dite “villa de Palladius”, il présente un cas également intéressant de mise en œuvre des données archéologiques (cf. conclusion, p. 150) ; mais il ne me paraît pas un bon exemple d’une saine prise en compte des données textuelles pour l’interprétation des données archéologiques²⁶, tout reposant ici sur la ressemblance entre un chai tardif mis au jour et la description de la *cella vinaria* dans le traité de Palladius au V^e s.

Enfin, pour cette partie, le chap. 14 (“Rome et les autres”) présente une suggestive discussion sur le concept de “romanisation”, largement discuté ces dernières années²⁷.

On comprend le titre de la 3^e partie – “Les thématiques” – en observant qu’y sont déclinées les principales catégories d’activités et réalisations humaines pour la période concernée : la ville et son territoire, le village, l’occupation du sol et la mise en valeur agricole des campagnes, les échanges. Y manque sans doute les activités productrices d’artefacts (artisanat/“industrie”). Et je note la faible place de la Gaule dans les différentes contributions.

Le chap. 19, concernant les *civitates*²⁸, aborde cependant largement les provinces, qui ne sont pas des moindres dans la partie occidentale de l’Empire romain. Et le chap. 20 traite des villages de Syrie et de leur fonction (surtout rurale), dont dans l’Antiquité tardive.

Quant au chap. 21, concernant les “systèmes agricoles”, il concerne tout particulièrement mes centres d’intérêt : le titre me paraît cependant inapproprié, car il s’agit plus exactement d’occupation du sol, d’une part, d’économie agro-pastorale, de l’autre, mais sont aussi

19. Et toutes les sources écrites – hormis les inscriptions – ne sont pas strictement “littéraires” mais juridiques, normatives, administratives... ; sans compter que le dernier exemple ici est du domaine de l’épigraphie.

20. On peut regretter, au passage, l’absence de la “Table de Peutinger” dans le choix de figures de cet article.

21. Qui d’ailleurs pourrait être une “étude de cas” de la 4^e partie.

22. Et non seulement parce qu’il aborde enfin, notamment, les Gaules...

23. De la mort de Commode au Concile de Nicée, ceci sans doute à juste titre, concernant l’arbitraire des divisions en siècles de l’ère chrétienne de l’histoire romaine (Haut et Bas-Empire).

24. Par exemple, LE BOHEC 1997 ; BATS, BENOIST et LEFEBVRE 1997 ; LORIOT et NONY 1997, avec d’autres manuels d’histoire, sur cette question mise cette année-là au concours d’agrégation ; ainsi que CARRIÉ et ROUSSELLE 1999.

25. Encore une possible “étude de cas” pour la 4^e partie.

26. Allant jusqu’à implicitement suggérer par le titre, sans toutefois le dire, que cette *villa* pourrait être celle de Palladius lui-même : il me semble qu’on est là dans la surinterprétation...

27. Avec la bibliographie concernant ce débat, où me semblent toutefois manquer quelques références à mon sens importantes, telles que PAUNIER 2006 pour la Gaule et la fin du monde celtique.

28. Même sujet donc que le précédent, ce qui aurait pu être indiqué dans les titres de ces deux articles.

abordés agglomérations secondaires, villages et *vici*²⁹ – essentiellement pour l’Italie –, avec des incursions dans quelques provinces, dont à l’occasion la Gaule. Le point de vue, qui part des textes antiques pour évoquer les apports de l’archéologie récente³⁰, m’apparaît dans ce cas hyper-classique, sans apporter vraiment un regard nouveau sur de récents acquis.

Enfin, le chap. 22 (“Transport et commerce”) est le seul à consacrer une part substantielle à la Gaule (vus ces auteurs), pour un sujet où les données archéologiques jouent il est vrai un rôle souvent prédominant.

La 4^e partie décline des “cas d’études” (études de cas), souvent très suggestifs et assez bien choisis quant aux objectifs de ce recueil : le chap. 23 concerne en fait la Protohistoire de Rome et du Latium, période évidemment essentielle pour les données archéologiques. Le chap. 24 (“Pompéi”), attendu mais n’apportant rien de nouveau sur ce site emblématique de l’archéologie, était-il indispensable ici ? Je note que les auteurs des chap. 25 et 29 sont cette fois des archéologues, le premier abordant l’intéressante question de l’archéologie des jardins et le second celle de l’occupation du sol et de productions agropastorales à travers une documentation essentiellement archéologique. Le chap. 26 (“*Portus*”) concerne encore Rome et alentour, pour son port. Dans le chap. 30, au sujet du désert libyen, D. Mattingly présente une vision très “colonialiste” du contrôle romain sur ces territoires³¹. Le chap. 31 aborde la question de l’archéologie “de sauvetage”, avec le cas emblématique mais très particulier de Zeugma. Quant au chap. 32, traitant d’Europos-Doura de 300 av. à 256 ap. J.-C.), il me semble chronologiquement en partie hors sujet, pour les débuts. Je note le chap. 33 (Sud-Caucase, présentant un aperçu de l’influence de l’idéologie contemporaine sur les recherches historiques et archéologiques. Enfin, le chap. 34 présente utilement le programme de recherche de l’Université de Louvain, avec *survey* archéologique, sur le site romain de Sagalassos en Turquie.

Mais ce sont les chap. 27 et 28 qui suscitent ici plus particulièrement mes commentaires³². Le premier (“Les

Gaules et les Germanies, laboratoires d’hybridation et de romanité”), dont l’auteur est aussi un archéologue³³ présente à mon sens une synthèse pertinente et suggestive pour les Gaules et les Germanies, que je me plais à souligner ici : le point de vue est bien pluriculturel³⁴, non seulement pour distinguer ces six provinces gauloises *lato sensu*³⁵ des autres du monde romain occidental, mais aussi à l’intérieur même de cette vaste aire géographique. Ce faisant, l’auteur ne revendique pas explicitement le recours intégré aux données textuelles et archéologiques mais, par sa propre culture, intègre ces approches de manière fluide. Et il doit, pour ce faire, on le comprend, prendre un large champ chronologique intégrant la période de La Tène finale et au moins les deux premiers siècles de notre ère, soit le début de la période romaine en Gaule ou une grande part du Haut-Empire. Il examine ainsi les moteurs de cette diversité culturelle, économiques, militaires³⁶, perceptibles dans l’architecture, l’agriculture et bien d’autres choses...

Le second (“L’armée romaine sur le Rhin”), a pour auteur un historien qui est tout autant archéologue et a ainsi toujours manié de concert les documentations écrites et archéologiques de manière naturelle, sans qu’il soit non plus utile de le dire³⁷. Il examine ici, ainsi, plus brièvement, le rôle – notamment culturel – de l’armée romaine dans les deux provinces de Germanie, de l’installation à la chute du *Limes* rhéno-danubien. On pourrait toutefois considérer que cette contribution n’aborde pas non plus explicitement, comme il le faudrait pour l’homogénéité du recueil, la question de la pluralité du monde romain et donc de l’originalité, au moins culturelle, de cette région et de son degré d’acculturation.

La conclusion, par les coordinateurs, assez courte (2 p.) ne reprend, des objectifs affichés de ce recueil, ni le caractère de manuel ni la volonté d’intégrer données textuelles et archéologiques dans une même démarche historique : elle ne revient que sur la vision “plurielle” des mondes romains, concernant ici des vastes aires chronologiques et géographiques. Elle ajoute quelques

29. Ne se faisant que très partiellement l’écho du débat – du moins le plus récent – sur “*villa-vicus*” et le rôle de ces agglomérations (cf. bibliographie) : voir par exemple GARMY et LEVEAU 2002.

30. Dont toutefois, enfin ici, le rôle des prospections pour l’approche quantitative des dynamiques de l’occupation du sol.

31. Ce qui correspond à celle qu’il a développée pour la Britannia (MATTINGLY 2006) : cf. mon CR in *Antiquity*, 79, 2008 : 515-517.

32. Ceux de tout le recueil qui, je l’avoue, m’ont le plus convaincu ici.

33. Et assez peu de culture “classique” méditerranéenne.

34. Voir le titre, ici explicite.

35. Voire sept avec la Gaule Cisalpine.

36. Sans hésiter à parler, par exemple de “marqueurs discrets de la romanisation” (p. 350), et sans rejeter d’emblée ce dernier concept, discuté (*supra*), en avançant pertinemment à mon sens celui d’acculturation, ainsi que de globale mixité culturelle dans un processus s’étalant ainsi sur plusieurs siècles.

37. Tel Monsieur Jourdain, nous faisons sans doute de l’“histoire/archéologie” sans le savoir ! Ou du moins sans le revendiquer...

pistes bibliographiques récentes³⁸, notamment dans un domaine peu abordé dans l'ouvrage, celui de l'environnement.

Ainsi, en définitive, ces différents textes peuvent apparaître rassemblés de manière un peu artificielle et plutôt sans doute par le fait des affinités entre coordinateurs et auteurs que d'une complète cohérence de démonstration : on note ainsi des lacunes importantes, certes nécessaires pour le volume final mais qui auraient dès lors mérité d'être un peu explicitées. Pourtant, l'ouvrage est présenté comme un "manuel d'histoire et d'archéologie" et cette volonté s'affiche aussi dans le sommaire, qui présente d'abord les aspects généraux et méthodologiques avant de décliner un certain nombre d'études de cas.

Par ailleurs, la 4^e de couverture revendique la "pluridisciplinarité" des auteurs et l'appel à "plusieurs sciences humaines" : lesquelles ? À moins que l'on considère l'épigraphie, par exemple, comme une science en soi et non comme une branche ou une discipline spécialisée de l'histoire.

Concernant l'approche archéologique mise ici d'emblée en avant, il faut cependant noter qu'elle est assez souvent réduite, dans plusieurs des contributions – on l'a vu – à l'architecture, au moins un domaine à part dans la discipline archéologique et sans doute – selon moi – bien plus une discipline en soi, en lien aussi avec l'histoire de l'art : encore ici une divergence conceptuelle concernant l'archéologie, entre ce collectif d'auteurs et moi...

En outre, vu notamment le choix des auteurs, c'est essentiellement une vision "méditerranéenne" – sujet oblige ? – que nous offre ce recueil : des ouvertures vers des visions plus extérieures à ce monde n'auraient-elles pas été enrichissantes³⁹ ?

Enfin, la revendication de ce volume comme manuel est-elle justifiée ? Il me semble – mais sans doute suis-je donc de parti pris – que les coordinateurs, au fur et à mesure de l'acquisition des contributions ici réunies, ont en quelque sorte perdu de vue cet objectif pédagogique, et/ou en laissant trop de latitude à leurs auteurs respectifs quant à cet objectif, et ce sans trop de concertation.

38. Les coordinateurs se sont sans doute rendu compte de l'absence d'un certain nombre de références parmi les plus récentes : il me semble en effet, ne serait-ce que par les bibliographies proposées dans les différentes contributions, que plusieurs de celles-ci ont été rédigées il y a quelques années et en tout cas assez avant 2019/20, sans être mises à jour, pour les références et acquis les plus importants, avant édition (janvier 2020) : ceci aurait pu sans doute être précisé dans un avant-propos ou une note des coordinateurs.

39. Je pense notamment à des collègues britanniques ou allemands...

Un mot pour finir sur la forme : l'ouvrage est d'un format et avec une mise en page agréables, disposant d'un assez grand nombre d'illustrations (numérotées, de manière pratique, par chapitre). Mais – comme souvent aujourd'hui notamment en l'absence de relecteur professionnel chez l'éditeur – la finition technique laisse assez souvent à désirer dans le détail, par exemple notamment dans la bibliographie ; et voir fig. 18-109, Avenches (capitale des Helvètes) située en Gaule Narbonnaise. Je me réjouis en revanche de la présence de la bibliographie spécifique de chaque chapitre directement accolée à celui-ci et non rejetée dans une bibliographie finale globale, tant ce dernier parti est mal-pratique pour le lecteur⁴⁰. Et ce recueil aurait à mon sens mérité d'être accompagné sans doute d'un glossaire des termes techniques⁴¹ ainsi que d'un index général renvoyant plus facilement le lecteur à un point particulier qu'il rechercherait.

En définitive, je saluerai une entreprise dont les objectifs affichés me paraissaient bien venus et féconds mais qui – bilan fait – ne me semble répondre que partiellement à ses ambitions.

Alain Ferdière
UMR 7324 CITERES-LAT

Bibliographie

BATS, BENOIST et LEFEBVRE 1997

Bats M., Benoist St. et Lefebvre S. - *L'Empire romain au III^e siècle, de la mort de Commode au Concile de Nicée*, Atlante, Paris, 350 p. (coll. Clefs Concours, Hist. Ancienne).

CARRIÉ et ROUSSELLE 1999

Carrié J.-M. et Rousselle A. - *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin. 192-337*, Nouv. hist. de l'Antiquité, 10, Le Seuil, Paris, 737 p. (coll. Points Histoire; 221).

FERDIÈRE 2001

Ferdière A. - La place de l'archéologie dans les manuels d'Histoire : l'exemple de l'Histoire romaine, principalement de la Gaule, in : *Pecada / Les Petits Cahiers d'Anatole*, publ. en ligne du Labor. Archéologie et Territoires, UMR CITERES, Tours : <http://www.univ-tours.fr/lat/>, (sept.), 6 p.

GARMY et LEVEAU 2002

Garmy P. et Leveau Ph. (éd.) - Dossier *Villa et Vicus* en Gaule Narbonnaise, *Rev. Arch. de Narbonnaise*, 35 : 1-317.

LE BOHEC 1997

Le Bohec Y. (dir.) - *L'Empire romain de la mort de Commode au Concile de Nicée*, Éd. du Temps, Paris, 350 p. (coll. Questions d'Histoire).

40. Et nuit à l'utilisation de chaque article spécifique en pdf, aujourd'hui de mise.

41. D'autant que plusieurs d'entre eux (cf. *supra*) ne sont pas utilisés ici dans leur sens le plus habituel de la pratique de l'archéologie et de l'histoire (des textes) d'aujourd'hui.

LORRIOT et NONY 1997

Loriot X. et Nony D. - *La crise de l'Empire romain. 235-285*, Armand Colin, Paris, 304 p.

MATTINGLY 2006

Mattingly D. - *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire, 54 BC - AD 409*, Penguin History of Britain, 17, Penguin Books, Londres, XVI-622 p.

PAUNIER 2006

Paunier D. (dir.) - *La romanisation et la question de l'héritage celtique*, Actes Table-Ronde de Lausanne (17-18 juin 2005), Bibracte, 12/5, Glux-en-Glenne.

Julie Charmoillaux et Sébastien Gaime (dir.), *Les formes de l'habitat au Moyen Âge en Limagne septentrionale et Sologne bourbonnaise*, CNRS éditions, Inrap, Paris, 2019, 455 p. (collection recherches archéologiques, 17).

Cet ouvrage collégial (29 auteurs et 23 contributeurs) est la conclusion heureuse d'un projet collectif de recherche (PCR) lancé en 2009 sur les formes de l'habitat rural en Limagne et Sologne bourbonnaise durant le Moyen Âge. Il s'inscrit à la suite des grandes synthèses régionales publiées sur l'habitat rural médiéval depuis le début des années 2000, que ce soit celle précurseur sur la région Rhône-Alpes (FAURE-BOUCHARLAT 2001), ou les parutions plus récentes sur l'Île-de-France (GENTILI, LEFÈVRE 2009) et les Pays-de-Loire (VALAIS 2012)⁴².

Publiée dans la série Recherches Archéologiques, aux éditions du CNRS et de l'Inrap, cette volumineuse synthèse de 455 pages s'organise suivant deux grandes sections : un ensemble de 18 notices monographiques, pour la plupart alimentées par l'archéologie préventive, qui vont nourrir 6 chapitres de synthèses thématiques, à la suite d'une partie introductive et d'une préface (p. 11-16) du conseil scientifique du projet (Elise Faure Boucharlat et Jean-Michel Poisson).

Dans le détail, la première section de synthèse démarre par un chapitre préliminaire (chapitre 1 - Les objectifs du projet et les conditions de sa réalisation : p. 19-36). Après un travail sémantique sur les termes des archéologues et des historiens pour caractériser l'habitat rural médiéval, l'auteur (Julie Charmoillaux) livre un très complet tour d'horizon du cadre historiographique local.

42. D'autres régions, moins en avance se sont lancées dans l'aventure : Centre-Val de Loire, Normandie ou encore Bretagne. Pour un état des lieux de ces recherches on pourra se référer à la publication récente des actes de l'AFAM 2015 (HERNANDEZ, SCHNEIDER et SOULAT 2020).

De la présentation du corpus à suivre, on retiendra qu'il est relativement modeste, composé de 28 sites explorés entre 1963 et 2013 (25 fouilles et 3 diagnostics), représentant au total 13 ha décapés et 37 occupations chronologiques distinctes du v^e au xiv^e s. Toutefois la distribution géographique et chronologique équilibrée des sites, couplée à la diversité des occupations (statuts et vestiges), offre un panel représentatif.

La partie réservée au cadre géographique et à l'environnement géomorphologique propre à la plaine de la Limagne ainsi qu'aux plaines et plateaux de la Sologne bourbonnaise (chapitre 2 - Le cadre naturel : p. 37-44), est l'occasion pour Gérard Vernet de présenter une série de dépôts marqueurs de crues ou de tremblements de terre, repérée sur plusieurs occupations autour de Clermont, notamment pour le iv^e-v^e siècles, et dont les sources historiques ont gardé la trace.

Le chapitre historique à suivre (chapitre 3 - Le cadre historique : p. 45-65), est quant à lui organisé suivant les deux régions d'étude, avec d'une part la Limagne et Clermont (Emmanuel Grélois) et de l'autre le Bourbonnais entre Loire et Allier (Fabrice Gauthier). Pour chacun sont recensées les sources historiques disponibles, qui permettent aux deux historiens d'aborder la structuration et le réseau de peuplement ainsi que les aspects du *dominium*. Pour la Limagne, de profonds bouleversements sont relevés durant le xii^e et xiii^e s. marqué par les mutations foncières et la polarisation des habitats groupés au détriment des écarts. La partie orientale du Bourbonnais apparaît quant à elle comme une zone de confins marquée à la fois par un morcellement territorial et les fortifications de terre.

L'ensemble, bien qu'écrit avec force détails destinés à compléter voire appuyer le discours archéologique sur les occupations, aurait sans doute mérité quelques illustrations, ne serait-ce qu'une carte de chaque territoire pour visualiser les localités, repères topographiques et mieux apprécier les phénomènes décrits.

Un très utile chapitre sur la chronologie permet de présenter le raisonnement et la méthodologie suivis pour préciser la date de début et de fin de chaque occupation en vue d'en estimer la durée (courte, moyenne ou longue) (chapitre 4 - Datation et chronologie des sites : p. 67-88). Ainsi Sébastien Gaime examine pour chacune des méthodes utilisées, les datations obtenues combinées à une analyse objective des résultats recontextualisés. Outre les classiques datations au radiocarbone, céramique, monnaie, etc., deux sites ont fait l'objet d'une analyse statistique bayésienne visant à croiser et synthétiser les informations chronologiques de différents niveaux et la stratigraphie en vue de repérer d'éventuelles incohérences.

Le chapitre suivant de Daniel Parent et Sébastien Gaime porte sur l'habitat (chapitre 5 : Architecture et techniques de construction : p. 89-127). La typologie